

RÜDIGER

ET

PAIX

PORTRAIT

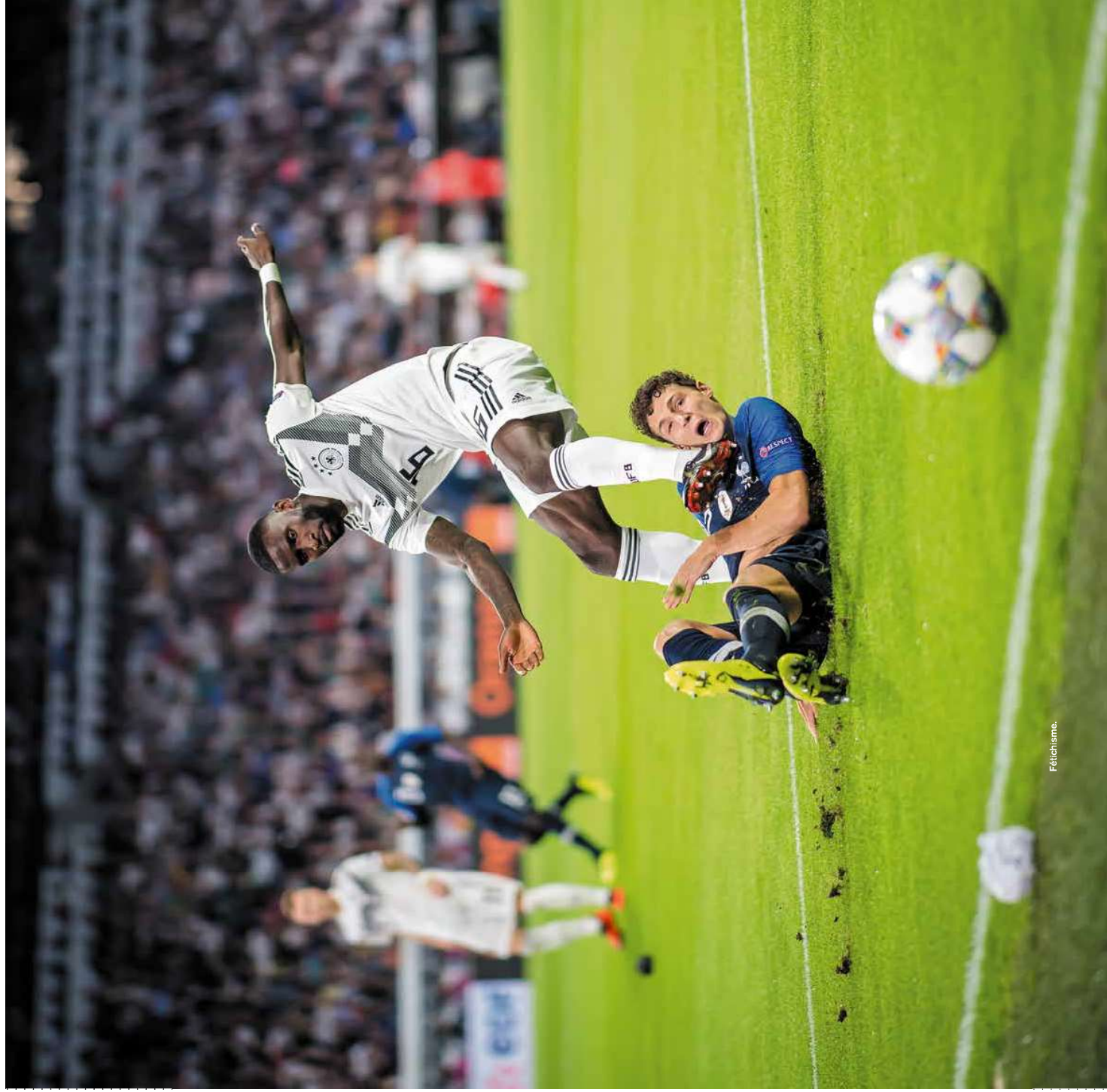
Perçu comme une brute épaisse sur le terrain, voire comme un joueur sciemment méchant, **Antonio Rüdiger** s'est imposé comme l'un des meilleurs arrières centraux du monde. Au point de devenir le patron de la défense de la Nationalmannschaft. Une récompense juste mais tardive pour ce gamin du quartier berlinois de Neukölln, là où tout a commencé, et où il faut se rendre pour comprendre pas mal de choses... *Par Julien Drey, à Berlin*

Photos: Icon Sport, JD et Imago/Panoramio



La question "Quel adversaire vous a le plus marqué dans votre carrière?" est souvent à côté de la plaque quand elle s'adresse à un joueur professionnel qui a disputé des centaines de matchs et affronté des milliers d'opposants. Cependant, dans certains cas, la réponse pourrait être

Antonio Rüdiger, 29 ans, 1,90 mètre, 85 kilos. Cet Antonio Rüdiger qui a fait sortir Kevin De Bruyne en finale de la ligue des champions 2021 après un contact qui a mis le rouquin KO. Cet Antonio Rüdiger dont Paul Pogba a gardé l'empreinte des quenottes après un match de poule de l'Euro 2020. Cet Antonio Rüdiger qui, trois ans plus tôt, faisait découvrir à Benjamin Pavard le sens littéral de l'expression "tacle à la gorge" en ligue des nations. Cet Antonio Rüdiger qui, quelques mois après être passé pro au VfB Stuttgart, assénait un coup de poing dans le estomac de Rafael van der Vaart, pourtant de dix ans son aîné. Ce coup de sang lui avait alors valu le surnom de Rocky Rüdiger. Un surnom dont "Tony" ne s'est jamais vraiment défait. Et pour cause, malgré les années qui passent, le défenseur central n'a pas vraiment changé. Il continue à déosser des attaquants, et serre toujours le poing lorsqu'il repousse le danger d'une chiche envoyée en tribune. Mais pourquoi est-il aussi méchant, au juste? C'est justement la question que Thomas Tuchel lui a posée, à son arrivée à Chelsea.



Félicissime.

"J'ai dit à Toni, laisse-moi te demander ceci: quand je te regarde, je vois énormément d'agressivité sur le terrain. Tu joues avec beaucoup d'émotions, d'où est-ce que ça vient?" Alors je lui ai raconté mon histoire et on a bavardé pendant un petit moment. Mais honnêtement, ma réponse aurait pu tenir en un seul mot: Neukölln."

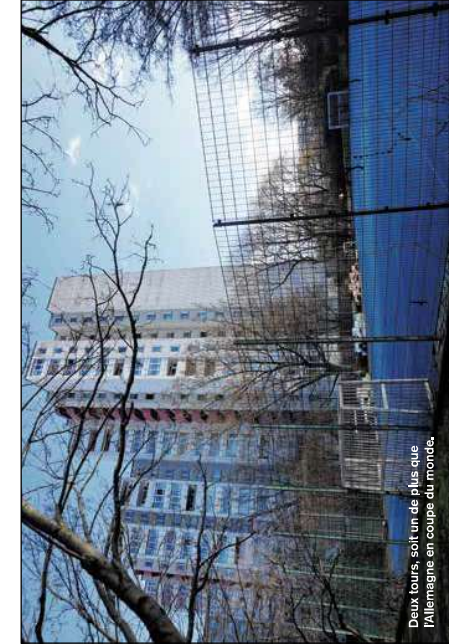
Le diesel et le moteur de Toni

En sortant du S-Bahn à la station Sonnenallee, les alentours ressemblent à ceux de n'importe quel quartier multiculturel. Les stands de kebabs côtoient les épicerie orientales, les taxiphones font feu égal avec les bistrots traditionnels et à l'arrêt de bus le plus proche, les conversations résument en allemand, en turc, en kurde, en croate, en anglais ou en vietnamien. Bref, rien de bien surprenant pour quiconque a déjà vécu dans une métropole. Mais à Berlin, Neukölln n'est pas réputé pour être l'arrondissement où la vie est la plus tranquille. Fait quasiment inédit dans une Allemagne réputée pour régler discrètement ses conflits, des émeutes ont éclaté entre jeunes et forces de police lors de la nuit de la Saint-Sylvestre, jetant de nouveau le discrédit sur un quartier qui souffre continuellement de sa mauvaise réputation. Et là, ça énerve Ferat Koyak. Bien emmitouflé dans un hoodie noir, lui-même recouvert d'un vieux Bombers, ce jeune quadra tente tant bien que mal de soigner un rhume carabine qui le force à se moucher toutes les dix secondes. Sa barbe, partiellement teinte en rouge, indique la couleur du parti politique auquel il appartient: Die Linke, une formation classée à la gauche de la gauche et sous l'étiquette de laquelle il représente Neukölln au Parlement régional du Land de Berlin.

" Ici, on est dans un quartier prolétaire, tousse-t-il en guise d'introduction. Historiquement, il y a toujours eu une tradition d'engagement contre le fascisme et la violence de l'État. Malgré cela, l'extrême droite est encore présente et Neukölln reste assez polarisé: dans le Sud, on retrouve des quartiers plutôt aisés et allemands et dans le Nord, c'est plus pauvre et plus multiculturel. "Koyak se mouche une énième fois avant d'enfiler la casquette d'historien des migrations: "Pendant la partition de Berlin sort d'abord arrivés les premiers Gastarbeiter (les "travailleurs-invités" en Vf. ndr), majoritairement originaires de Turquie. Puis, d'autres vagues migratoires ont suivi, en provenance du Liban et de Palestine, puis ensuite des Balkans et enfin, plus récemment, d'Afrique et de Syrie. " C'est donc dans ce melting-pot géant que naît Antonio Rüdiger le 3 mars 1990, d'un père allemand et d'une mère sierra-léonaise, arrivée à Berlin après avoir fui la guerre des diamants dans son pays. Le point de chute est un appartement siné au numéro 7 de la Dieselstraße, une rue qui tient son nom de l'inventeur du moteur diesel. Elle est située en plein cœur de la Weißer Stedlung (à côté Bahnbau, en Vf), une zone de Babel où cohabitent un peu plus de 4300 résidents, dont 75% sont d'origine étrangère. "Ce complexe a été construit dans les années 1970 par des Gastarbeiter pour y loger des Gastarbeiter", précise Ferat. Dans la cité, pas un chat. Seule une petite épicerie fait office de lieu de vie. À l'intérieur, la tenancière, d'origine turque, n'a rien à déclarer sur Rüdiger, un type dont elle n'a jamais entendu parler. En revanche, elle a beaucoup à redire sur son quartier. Selon elle, les ascenseurs tombent souvent en panne, les logements sont insalubres et aucune rénovation n'est entreprise car le bailleur préférerait se débarrasser de ces pauvres encombrants pour les remplacer par des familles de hipsters désireuses d'investir à moindre frais dans le charme du brutalisme des seventies. Ferat note son adresse et promet de revenir lui parler. Les élections locales ont lieu dans quelques semaines et il ambitionne de se faire élire. "Toni fait partie de la première génération d'enfants qu'à grand dans ce quartier après la chute du mur quand personne ne voulait encore y vivre, explique l'édile. Depuis, les choses ont bien changé;

"S'il se donne constamment à 100%, c'est parce qu'il garde son quartier dans un coin de sa tête. Cet endroit est encore plus important que son premier club pro" Sahr Senesie, son demi-frère et agent

présents à tous les coins de rue, y compris dans la Weiße Stedlung, où les distractions sont peu nombreuses. "Le Bolzplatz est un endroit où les jeunes se rendaient pour s'intégrer, pas seulement dans le quartier, dans la société en général, rejoue Sahr qui les a lui-même fréquentés dans sa jeunesse. Là-bas, les contacts sont très directs, tu n'as pas droit à l'erreur. C'est un monde très dur, à l'image de la société en fait. Cependant c'est une très bonne école de la vie, parce qu'on y apprend une certaine forme d'éducation et surtout, la discipline! Mais ce n'est pas la même qu'à l'école. En classe, si tu as des difficultés, on t'aide. Sur le Bolzplatz, non. Il n'y a que deux règles: si tu pleures, tu sors et si tu es blessé, pareil. Donc tu apprends à ne jamais abandonner. " Une jungle urbaine à l'intérieur d'une autre jungle urbaine en somme. Tous les anciens entraîneurs de Rüdiger en club l'ont effectivement bénéficiés de ces matchs improvisés, lors desquels on joue "pour un kebab, une barquette de frites ou une carotte de coca", dit-il Sahr, et surtout, "pour son honneur et celui de sa cité." Ce deuxième aspect de l'importance du Bolzplatz,



Deux tours, soit un de plus que l'Allemagne en coupe du monde.

Neukölln, s'est beaucoup transformé ces dernières années et se retrouve lui aussi touché par la gentrification qui grignote Berlin". En levant les yeux vers le sommet des tours, on aperçoit un fragment de ce à quoi il a pu ressembler l'enfance du petit Antonio. C'est au dix-septième étage de l'une d'entre elles que Lily, comme se prénomme la maman, l'épève seule, en compagnie de ses quatre sœurs et de son demi-frère, Sahr Senesie, comme Antonio, il a usé des paires de crampons sur les terrains du football professionnel. S'il facture quelques bouts de matchs avec Dortmund au début des années 2000, l'essentiel de sa carrière s'est cependant déroulé dans les divisions inférieures allemandes. Après avoir rattrapé en 2015, Sahr s'est reconverti comme agent de joueur ce qui l'amène parfois à se rendre dans des stades de ligue 1. "L'autre jour, j'étais à Lens pour assister au match contre Auxerre. En rentrant à Paris, je suis passé par Bondy et l'environnement m'a fait penser à notre cité, raconte le frangin entre deux coups de fi. Ce bâtiment a énormément marqué Toni et il le marque encore énormément aujourd'hui, même s'il joue contre Liverpool ou le Barça. Pourquoi? "Parce qu'à grandir lui a mis en tête que pour obtenir ce qu'il voulait dans la vie, il devait toujours travailler. S'il se donne constamment à 100%, c'est parce qu'il garde la

Dieselstraße dans un coin de son esprit. Cet endroit est encore plus important que son premier club pro."

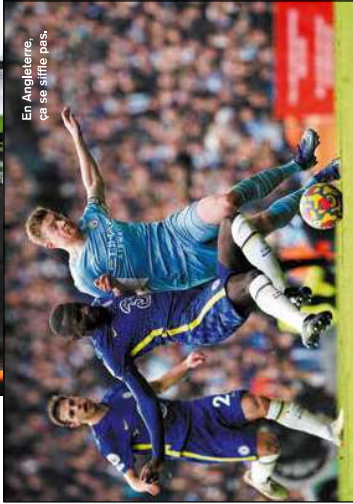
La cuçû, l'erreur de casting et les boulettes

Avant de découvrir la Bundesliga avec Stuttgart en 2012, Rüdiger a effectivement passé pas mal de temps au pied de sa tour, en particulier sur les Bolzplätze, ces city-stades typiques de Berlin et présents à tous les coins de rue, y compris dans la Weiße Stedlung, où les distractions sont peu nombreuses. "Le Bolzplatz est un endroit où les jeunes se rendaient pour s'intégrer, pas seulement dans le quartier, dans la société en général, rejoue Sahr qui les a lui-même fréquentés dans sa jeunesse. Là-bas, les contacts sont très directs, tu n'as pas droit à l'erreur. C'est un monde très dur, à l'image de la société en fait. Cependant

c'est une très bonne école de la vie, parce qu'on y apprend une certaine forme d'éducation et surtout, la discipline! Mais ce n'est pas la même qu'à l'école. En classe, si tu as des difficultés, on t'aide. Sur le Bolzplatz, non. Il n'y a que deux règles: si tu pleures, tu sors et si tu es blessé, pareil. Donc tu apprends à ne jamais abandonner. " Une jungle urbaine à l'intérieur d'une autre jungle urbaine en somme. Tous les anciens entraîneurs de Rüdiger en club l'ont effectivement bénéficiés de ces matchs improvisés, lors desquels on joue "pour un kebab, une barquette de frites ou une carotte de coca", dit-il Sahr, et surtout, "pour son honneur et celui de sa cité." Ce deuxième aspect de l'importance du Bolzplatz,



Jeu d'arbitrage.



En Angleterre, ça se siffle pas.

c'est Zejko Ristic qui l'avance. "Là-bas, tu apprends à te dépasser, parce que seuls les meilleurs jouent, c'est sans pitié, reprend ce travailleur social de presque 50 ans, confortablement installé dans un canapé du local d'Outreach, un projet qu'il a cofondé il y a quelques années dans le but d'occuper les gamins des quartiers populaires berlinois. Mais si tu es bon, tu deviens le héros de ton bloc." Hélas, il semblerait que la jeunesse d'aujourd'hui ait d'autres occupations. "Les jeunes ne se retrouvent plus aussi spontanément qu'autrefois sur le Bolzplatz, regrette Ristic. Nous, nous y passions tout notre temps libre. Après, il faut dire que leurs entraîneurs en club leur déconseillent de s'y rendre à cause des risques de blessure. Quelques part, Toni appartient à la dernière véritable génération de footballeurs de rue à Berlin. "Si son cousin Sreto a un temps porté le maillot de l'Union, Zejko a quant à lui le cœur qui bat pour le rival de l'Ouest, le Hertha. Un club dans lequel il a entraîné en catégories de jeunes pendant une douzaine d'années. Sa rencontre avec Antonio Rüdiger a duré le temps d'une détection, mais elle a été suffisante pour changer la vie de ce dernier. "Quand il jouait en U13, Toni avait une licence dans un club de quartier à Neukölln, le NSF Gropiusstadt. En accord avec Karthy, sa coach

"Tuchel m'a dit: 'Quand je te regarde, je vois énormément d'agressivité sur le terrain. Tu joues avec beaucoup d'émotions, d'où est-ce que ça vient?' Ma réponse aurait pu tenir en un seul mot: Neukölln"

sans complexe son accent berlinois à couper au couteau. Du Sud, certes, mais je suis dans quelles conditions Toni a grandi. Dans un environnement comme le sien, les choses ne sont jamais simples, mais lui, il a eu la chance de toujours avoir sa maman près de lui. Elle avait un cœur énorme!" Le passage de Rüdiger au NSF Gropiusstadt a duré un an, mais il était à l'image de sa vie d'adulte: modeste. "On devait se débrouiller tout seul, souffrir son ancienne entraîneur. Le club investissait tout dans l'équipe première et ne nous soutenait pas. Lors des séances, il y avait parfois 28 joueurs sur des hauteurs de terrain. Un jour, on a disputé un tournoi contre le Bayern et ils voulaient échanger les maillots. Malheureusement, on a dû refuser parce que nous n'avions pas de kits de

de l'époque, je l'ai invité à venir s'entraîner une à deux fois par semaine avec nous et à disputer quelques matchs, mais ce n'était pas officiel." Deux éléments à souligner en ce début des années 2000: Toni est surclassé d'une catégorie d'âge et sur le grand terrain, il joue avec, comme dans son city-stade. "Comme il avait des difficultés dès au but, je l'ai fait reculer progressivement, jusqu'au poste de défenseur central, sourit Ristic. Il était grand, agressif, bon de la tête et il avait une bonne technique de frappe et de passe. Dans son caractère, on sentait qu'il était courageux. Sur le terrain, les choses étaient claires: le ballon, c'était son ballon et il devait le gagner à chaque fois, peu importe la manière."

Au grand dam de Ristic, Antonio n'a pourtant jamais signé de licence au Hertha Berlin. "D'autres formateurs lui ont préféré un gars plus grand et plus costaud. Tout ce qu'il savait faire c'était courir et au bout d'un an, il est parti. Quel gâchis..." Ce n'est pas Zejko qui le dit, mais la fameuse Karthy, Non de famille, Schmidt. Profession: propriétaire et gérante d'un parking pour caravanes situé en plein cœur de la capitale. L'hiver n'était pas la saison préférée des camping-caristes, Karthy a du temps pour tailler une bavette dans l'Algeco mal chauffé qui trône au milieu de son terrain. "Moi aussi, je viens de Neukölln, commence-t-elle en affichant sans complexe son accent berlinois à couper au couteau. Du Sud, certes, mais je suis dans quelles conditions Toni a grandi. Dans un environnement comme le sien, les choses ne sont jamais simples, mais lui, il a eu la chance de toujours avoir sa maman près de lui. Elle avait un cœur énorme!" Le passage de Rüdiger au NSF Gropiusstadt a duré un an, mais il était à l'image de sa vie d'adulte: modeste. "On devait se débrouiller tout seul, souffrir son ancienne entraîneur. Le club investissait tout dans l'équipe première et ne nous soutenait pas. Lors des séances, il y avait parfois 28 joueurs sur des hauteurs de terrain. Un jour, on a disputé un tournoi contre le Bayern et ils voulaient échanger les maillots. Malheureusement, on a dû refuser parce que nous n'avions pas de kits de

